

Je finirai en prison

Benjamin Pelletier

Numéro 321, janvier 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93524ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, B. (2020). Compte rendu de [Je finirai en prison]. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 50-50.



Je finirai en prison

Au cours des quelques dernières années, la relève hétéroclite et hautement stimulante du milieu du court métrage québécois aura su renouveler à la fois le récit initiatique et le « film de région », parfois simultanément à l'intérieur des mêmes œuvres. C'était le cas de *Mutants* en 2016, première fiction d'un de nos cinéastes les plus punk, Alexandre Dostie, artiste multidisciplinaire et directeur de la distribution chez la boîte Travelling. Assumant pleinement son affection pour le virulent, l'insolite, tout en façonnant parallèlement des personnages d'une touchante vulnérabilité, le Beauceron d'origine campe ce nouveau récit dans le territoire qu'il connaît si bien, filmant l'hiver tel un enfer blanc duquel une femme au foyer épuisée (Martine Francke) peine à se sortir. Là où contemplation et intériorité sont généralement de mise, le film tire une énergie enivrante de ce paysage monochrome dès que Maureen se révolte et prend la route, troquant ultimement une prison pour une autre lorsqu'elle fait la rencontre brutale d'un jeune délinquant (Émile Schneider). À la fois une comédie des plus noires et un polar sur fond de rouille et de neige ensanglantée, *Je finirai en prison* poursuit la démarche singulière de son créateur et de son univers rural empreint d'une indéniable poésie ferrailleuse.

BENJAMIN PELLETIER

Mon Boy

Peu de films de 2018, tous formats confondus, ont su si bien mettre le doigt sur le « bobo ». À un moment où le discours culturel et social se penche plus que jamais sur le concept de masculinité toxique, ce sont majoritairement des femmes qui nous ont récemment offert les propositions cinématographiques les plus pertinentes à ce sujet. De la fragilité profonde de l'éthos du cowboy dans *The Rider*, de Chloé Zhao, à la figure du père protecteur dans *Leave No Trace*, de Debra Granik, nombreux sont les regards féminins qui ont réussi à se réapproprier les figures emblématiques narratives du mâle dominant. En douze minutes chargées, Sarah Pellerin prend d'assaut les codes de la comédie de « bromance » pour en exposer le revers grinçant, assumant le point de vue d'un jeune adolescent déconcerté par les comportements banalisés de ses aînés lors d'un enterrement de vie de garçon. À l'image d'un chauffeur désigné, la caméra fluide d'Ariel Méthot réussit à garder le contrôle sur ce délire chaotique qui éclatera ultimement en prise de bec violente, le tout interprété à la perfection par plusieurs de nos jeunes interprètes les plus talentueux. Pellerin signe un court qui divertit autant qu'il dérange, nous offrant en guise de ponctuation un plan final qui ose basculer vers une sentimentalité honnête et ressentie, en présence de ce jeune frère qui, une fois son tour venu, saura peut-être briser le silence.

BENJAMIN PELLETIER

